

JEHAN ALBERT VELLARD

Olivier Dollfus

Un XXème siècle largement couvert : 1901-1996; une longue trajectoire de vie, doublée d'une trajectoire scientifique non moins longue : Jehan Vellard avait commencé tôt ses recherches en Amérique du Sud, à 24 ans, et il a eu le privilège de ne pas subir le naufrage de la vieillesse en conservant sa lucidité jusqu'à ses derniers jours. À bien des égards, il y avait du savant du XIXème siècle chez Jehan Albert Vellard : le voyage scientifique de découverte, des connaissances fondées sur des observations de terrains longuement pratiqués, une ouverture sur des domaines scientifiques apparemment éloignés mais, par bien des détours psychologiques, plus proches qu'il n'y paraît, recherches sur des populations en voie de disparition, venins d'espèces peu étudiées comme les araignées venimeuses. Une unité de terrain : l'Amérique du Sud, dans toute son ampleur, sans aucune "infidélité" à d'autres terres. Et il était resté très savant "français" alors qu'il n'avait que bien peu vécu en France.

Il était né à Béja, en Tunisie, au début du siècle, d'un père colon, "Un homme, un vrai" disait sa mère qui, elle, descendait d'une famille de planteurs d'Haïti. Elle aimait à évoquer sa naissance, au milieu de l'Atlantique, sur un voilier chargé de balles de coton où un incendie s'était déclaré à la suite de la fermentation des fibres... Amélie Vellard avait voué à son fils une passion de Génétrix, mais c'était aussi une grande dame ; en elle, une solide culture classique se mêlait aux connaissances acquises lors des voyages accomplis en compagnie de son fils, qu'elle suivait, en le surveillant, de l'Amazonie au Chaco, du lac Titicaca au Matto Grosso, chapeau à voilette et ombrelle à la main, longs gants et bottines à boutons.

Docteur en médecine à 24 ans, Vellard, accompagné de sa mère, part aussitôt au Brésil, travailler sur les venins à l'Institut Butantan, à Sao Paulo. Là, tout en poursuivant ses recherches de laboratoire, il commence ses voyages à travers le continent : dans le Para par l'Araguaya, au Chaco, longuement parcouru pendant la guerre entre le Paraguay et la Bolivie, où il suit les indiens Guayaqui et où, au hasard d'une expédition, ses guides trouvent, dans un campement abandonné, un coati, un vase de cire rempli de miel et une fillette d'un an. Il recueille la fillette, qui sera adoptée à la fois par sa mère et par lui-même, mange le pot de miel et regagne Sao Paulo. C'est en voyageur expérimenté qu'il accompagne Lévi-Strauss dans son expédition au Brésil central chez les Nambikwara et les Bororo.

Avec Maryvonne, le duo mère-fils devient trio : la mère, le fils-père, l'enfant, dont les deux parents adoptifs prennent en main l'éducation, "classique, forcément classique", comme aurait dit Marguerite Duras.

Alfred Métraux me fit remarquer que Vellard avait été un mercenaire des institutions culturelles et que, somme toute, il était bien l'héritier de ses ancêtres suisses, mercenaires dans les armées européennes. Jehan Albert Vellard a été au service de différentes institutions scientifiques et universitaires d'Amérique latine, avec parfois, par éclipses, l'appui de l'administration et des institutions françaises. Assistant à Butantan de 1925 à 1929, il est chargé de mission du Muséum d'Histoire naturelle au Paraguay (1930-1932), chef de la section d'immunologie de la province à Pernambuco, directeur du Musée national de La Paz de 1940 à 1943, chef du département de zoologie à l'Université de Tucumán, en Argentine. Il est à l'origine de la création à Lima de l'Institut français d'Études andines, dont il est le directeur jusqu'en 1962 et... le seul chercheur officiel ! Au Pérou, il enseigne l'ethnologie à l'Université San Marcos comme à l'Université Catholique, où il forme aux travaux de terrain des ethnologues comme les Matos ; il a aussi un bureau dans un laboratoire de biologie de la Faculté de Médecine où il étudie les venins d'araignées. S'occupant également de questions d'adaptation biologique à l'altitude, il est chargé par la coopération technique française de fonder, à La Paz, l'IBBA, Institut bolivien de Biologie d'altitude, qu'il dirige jusqu'en 1966, date de sa retraite française. Il retourne alors en Argentine enseigner et faire des recherches à Buenos Aires, Tucumán et Córdoba, en Argentine, terre de ses deux femmes successivement épousées sur le tard. Telles furent les trajectoires géographiques et professionnelles.

Vellard a été le premier à m'accueillir, à l'aéroport de Limatambo, à ma descente d'avion, à la fin de juin 1957. Celui qui était pour moi un personnage mythique, décrit successivement par Paul Rivet, Pierre Monbeig et Pierre Deffontaines devenait réalité : un homme sans âge, grand, mince, des moustaches tombantes encadrant le visage ; il était vêtu d'un veston droit, strict, de couleur beige ; son expression orale était rapide, parfois difficile à comprendre : il mangeait ses mots en français et truffait un espagnol mal prononcé de mots portugais d'intonation française. Mais j'ai compris dès ses premières paroles que nous devions déjeuner, une fois par semaine, successivement chez l'un et chez l'autre et qu'une table, un fauteuil, une lampe, dans une pièce, me seraient réservés à l'Institut français d'Études andines dont je devenais, paraît-il, le directeur administratif alors que cet établissement n'avait comme personnel qu'un directeur scientifique et sa secrétaire.

Un jeudi sur deux, à treize heures précises, je me rendais avec Claire dans la maison d'Orrantia (maintenant "Jorge Basadre", qui vivait alors juste à côté). Demeure vaste et sombre, où les souvenirs de la Tunisie — poufs, coffres et tapis — voisinaient avec ceux rapportés des voyages, arcs, flèches, tissus, caparaces de tortues et, sur les murs, avec de grandes photos en noir et blanc, mais que la qualité des tirages avait réduits à des gammes de gris, où l'on voyait les derniers Urus, les derniers Guayakis et, sur une pirogue ou au campement, le quatuor en exploration : Madame Vellard mère, le docteur, Maryvonne et la chienne Pluchette (il y a eu successivement plusieurs chiennes Pluchette ; la dernière en date vous accueillait par ses aboiements dès le franchissement de la porte d'Orrantia). Et, à déjeuner, toujours le même filet de boeuf, saignant, souvenir de l'Argentine, excellent d'ailleurs, et jamais de poisson (Vellard ne le tolérait pas). Au café, Madame Vellard égrenait ses souvenirs ; plus tard, quand elle fut aveugle, Maryvonne lui lisait des classiques. Elle aimait Phèdre, non seulement pour la beauté du texte, mais pour le mélo où se mélangent les générations, dans la haine, l'amour et la jalousie : elle était en terrain de connaissance.

À l'Institut, installé dans le local de la Chambre de Commerce, dans l'Edificio Rimac qui clôt le Paseo de la República, construction liménienne typique des années 20, Vellard siégeait dans un vaste bureau aux peintures vertes un peu passées, aux grands fauteuils de cuir usé, confortables bien que défoncés ; quand il était seul, il lisait, écrivait ; en compagnie, il évoquait avec la précision d'un entomologue, ses voyages. Une fois, la seule, nous avons voyagé ensemble : Arequipa, les départements de Moquegua et de Tacna. Un jour, sur les hauteurs de Moquegua, un paysan retournait ses mottes à la *chakitaqlla* : Vellard m'intime l'ordre de stopper, descend de la voiture un vernier à la main et me donne son carnet, son crayon et avant que l'homme n'ait pu se ressaisir, son crâne était mesuré, les chiffres des indices céphaliques inscrits sur le carnet, fort mal sans doute. Vellard triomphant : "C'est un Uru, un vrai" et, pour être mieux compris de l'intéressé, toujours en français mais avec quelques mots d'espagnol : "Monsieur, Señor, vous êtes un Uru, un des derniers, vous êtes une rareté". Et, sur ces fortes paroles, il se précipite dans ma voiture, laissant le paysan tout interloqué.

Vellard a beaucoup écrit. Dans la collection que dirigeait Pierre Deffontaines chez Gallimard, il a publié : *Une civilisation du miel*, description des Guayaki et de ses voyages au Paraguay, *Parias des Andes*, consacré aux Urus du lac, avant les *Civilisations des Andes*. Il faut lire — ou relire — ces livres comme témoignages d'une époque et pour les renseignements précis de terrain. Nombreux sont ses articles, dans les premiers numéros des *Travaux de l'IFEA*, qui portent autant sur les grands batraciens dans les Andes, les araignées, le curare, sa fabrication et ses effets, que sur l'évolution des communautés indigènes. Et, comme pour ses livres, il est toujours intéressant et utile de se reporter aux écrits de Vellard : pour le détail de terrain révélateur d'une situation, pour la vision qu'il en avait et celle de l'époque. Certes, la randonnée en compagnie de Lévi-Strauss au Brésil central a contribué à alimenter *Les structures élémentaires de la parenté* et a donné des pages parmi les plus belles et les plus émouvantes de *Tristes tropiques*. Vellard, lui, n'a pas retiré de ce même séjour, une pareille substance. Car ce qui fut pour Lévi-Strauss une expérience exceptionnelle de terrain était déjà de la routine pour Vellard, piéton pendant soixante ans de l'Amérique du Sud, voyageur curieux et en permanent éveil.

Vellard aimait bien voir ses mérites reconnus par les institutions, péché de bien des chercheurs, surtout lorsqu'ils ont l'impression d'être un peu en marge des courants scientifiques ; aussi collectionnait-il avec bonheur les doctorats honoris causa des Universités latino-américaines, du Pérou, de Bolivie et d'Argentine ; il avait été décoré du Condor des Andes bolivien, de l'Ordre du Soleil péruvien. La France, qui l'a inégalement pris en charge, institutionnellement et matériellement, l'avait fait chevalier de la Légion d'Honneur et l'Institut de France, l'un de ses correspondants. Le temps passait ; les écrits, les honneurs s'accumulaient. Vellard restait égal à lui-même, sans guère s'user. Il était arrivé, homme mûr, à vingt-quatre ans au Brésil ; il est parti un jour de l'hiver argentin, celui de la fête nationale du Pérou, le 28 juillet 1996, dans sa quatre-vingt-seizième année. L'Amérique latine s'est profondément transformée pendant ces soixante-dix ans, guère Vellard, qui a survécu à bien des populations qu'il avait eu l'occasion d'étudier ; peut-être est-il parti les rejoindre.